

La plongée sous-marine et l'histoire L'épave du *Elizabeth and Mary* de la flotte de Phips

Napoléon Martin

Volume 15, numéro 1, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/11430ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)

1923-2101 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martin, N. (2009). La plongée sous-marine et l'histoire : l'épave du *Elizabeth and Mary* de la flotte de Phips. *Histoire Québec*, 15(1), 13-17.

La plongée sous-marine et l'histoire L'épave du *Elizabeth and Mary* de la flotte de Phips

par Napoléon Martin,

plongeur, président du Groupe de préservation des vestiges subaquatiques de Manicouagan

Né en 1944, Napoléon Martin est avant tout un passionné du Saint-Laurent, de sa faune et de sa flore sous-marine, mais également de son histoire. Ancien président de la Société historique de la Côte-Nord, il siège toujours au CA à titre de représentant du Groupe de préservation des vestiges subaquatiques de Manicouagan (GPVSM) dont il est le président fondateur. Auteur de Des Vikings dans le Saint-Laurent en l'an 1005 et d'un roman Le cri du balbuzard pêcheur, lancé en 2008, il a signé plusieurs articles dans La revue d'histoire de la Côte-Nord.

Quand le passé devient présent... que le présent fait partie intégrante de ce passé...et que l'ensemble forme un tout indissociable! Voici ce que j'écrivais en décembre 1996 dans *La revue d'histoire de la Côte-Nord*¹. Nous étions, à ce moment-là, très engagés dans une fouille archéologique historique, celle du *Elizabeth and Mary* de la flotte de Phips, pour participer au sauvetage de la plus vieille épave jamais trouvée au Québec.

Plus d'une douzaine d'années plus tard, cette citation est toujours d'actualité car nos interventions de recherche, qu'on le veuille ou non, tissent des liens saisissants entre le passé et le présent. Parfois, comme ce fut le cas dans cette aventure, nous devenons malgré nous *partie intégrante* de l'histoire.

Par souci de préservation

En septembre 1994, quelques plongeurs nord-côtiers fondaient le GPVSM, soit le Groupe de préservation des vestiges subaquatiques de Manicouagan, dans le but bien avoué d'inventorier et de protéger les sites culturels submergés du littoral.

Une découverte fort à propos

Alors que le GPVSM profitait de l'hiver pour se structurer, le vice-président, Marc Tremblay, faisait une découverte qui allait accélérer la participation de l'équipe. C'est en effet à une centaine de kilomètres à l'est de Baie-Comeau, à Baie-Trinité, sur la côte nord du golfe du Saint-Laurent, que l'impossible devint réalité. La veille de Noël 1994, Marc découvrait devant son chalet, sous deux mètres d'eau, les débris d'un bateau d'apparence très ancienne. De toute évidence, les tempêtes d'automne avaient balayé le sable qui recouvrait l'épave.

Quelques indices recueillis à ce moment-là permirent de supposer qu'il s'agissait d'un bateau anglais datant de la fin du XVII^e siècle ou du début du XVIII^e.

Un premier inventaire – 1995

Étant donné l'importance de la découverte, une première intervention prenait place en juin 1995 sous l'habile direction de Marc-André Bernier de Parcs Canada. Vingt-deux plongeurs amateurs, tous bénévoles, reçurent une formation spéciale afin de dresser le plan détaillé du site et de faire un inventaire du contenu apparent.



Une partie de l'épave enfouie sous des pierres de lest. (Source : Photo Parcs Canada)

L'information rassemblée cette année-là confirmait l'hypothèse de l'échouement d'un navire de la flotte d'invasion de Sir William Phips provenant de la Nouvelle-Angleterre en 1690.

Un petit retour en arrière... L'histoire d'une guerre

Après la découverte de l'Amérique du Nord, des frontières plus ou moins précises divisaient certaines parties du territoire entre Français et Anglais : la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre. D'un côté comme de l'autre, des alliances avec les Indiens assuraient un meilleur contrôle et la rentabilisation de l'industrie des fourrures. Les Anglais avaient les Iroquois comme alliés alors que les Français transigeaient surtout avec les Algonquins, les Hurons, les Outaouais et les Montagnais. Cette situation allait progressivement devenir explosive par l'appât du gain. En effet, vers 1640, les Iroquois décidèrent de mâter les Indiens du nord pour prendre le contrôle total de la fourrure. De plus, sur la côte atlantique, la violation réciproque des territoires de pêche et le piratage d'embarcations envenimèrent définitivement la situation.

Plusieurs attaques, suivies de traités de paix non respectés, se succédèrent durant une cinquantaine d'années. Des forts furent construits sur la route des Iroquois : Chambly, Sorel, le Fort Sainte-Thérèse, le Fort Saint-Jean, le Fort Sainte-Anne. Mais c'est en 1689 que la situation se détériora de façon plus significative. Il n'était plus question de faire la guerre par Indiens inter-

posés, mais d'attaquer directement la colonie adverse, et même de la conquérir.

Parallèlement, en Europe, la guerre éclatait entre la France et l'Angleterre. En Amérique, le climat s'échauffait. Frontenac élaborait un plan pour s'emparer simultanément de New York et d'Albany. Plusieurs retards organisationnels feront échouer ce projet. Simultanément, les Anglais incitèrent les Iroquois à attaquer la colonie française. En août de cette même année, le tristement célèbre massacre de Lachine occasionnait des pertes considérables.

En février 1690, la Nouvelle-France crie vengeance en attaquant le petit village anglais de Schenectady qu'elle met à feu et à sang, sans épargner ni les femmes, ni les enfants. En mars, même scénario à Salmon Falls... puis en mai, c'est Casco qui est anéanti. La panique s'empare rapidement des habitants de la Nouvelle-Angleterre qui planifient, à leur tour, un projet de conquête.

Le premier objectif convoité est Port-Royal en Acadie. Très précipitamment, on organise une flotte de sept navires montés de 700 soldats et marins. Sous la commande de Sir William Phips, le contingent s'empare de l'endroit sans trop de problèmes. Il n'en fallait pas plus pour ambitionner la conquête complète de la colonie française.

Phips contre Québec

À partir de juin, à Boston, les événements se bousculèrent. Deux fronts distincts furent pré-

cipitamment organisés. Celui de terre, un contingent d'infanterie sous la gouverne de Fitz-John Winthrop, rassemblait 2500 hommes (1000 Anglais et 1500 Amérindiens). C'est à partir d'Albany que cette armée allait emprunter la rivière Richelieu pour prendre Montréal. Du côté de la mer, une imposante flotte de 32 bateaux, avec 2300 hommes à leur bord, sous le commandement de Phips, devait aller prendre Québec en partant de Boston. Le rassemblement et l'armement de cette armada n'avaient pas été une mince tâche. Quatre bâtiments seulement étaient des navires de combat. Tous les autres avaient été loués ou réquisitionnés dans la colonie auprès de pêcheurs et de marchands. L'aide souhaitée de l'Angleterre n'arrivera jamais.

Le recrutement des hommes avait été tout aussi ardu. Les militaires, en nombre restreint, durent compter sur la participation de nombreux miliciens provenant de tous les villages. Chacun avait obligation de se présenter avec son pistolet ou son mousquet, une hache de combat ou une épée, une corne à poudre ou un étui à cartouche, ainsi qu'avec ses ustensiles personnels.

C'est finalement le 20 août que l'expédition put « enfin » quitter Boston, ce qui était excessivement tardif pour une entreprise de cette envergure. Les tempêtes aidant, ce n'est que deux mois plus tard, soit le 16 octobre 1690, que la flotte jetait l'ancre devant Québec.

Phips, sur son navire amiral *Six Friends*, était très confiant de sa victoire. Il supposait que la plus

grande partie des effectifs de la défense française était nolisée à Montréal pour faire face à l'assaut de Winthrop et que la prise de Québec serait aussi facile que celle de Port-Royal. Ce qu'il ignorait, c'est que l'armée de terre ne s'était jamais rendue en Nouvelle-France, ayant été décimée par la maladie et le froid. À la demande de Frontenac, une grande partie des défenseurs de Montréal et de Trois-Rivières avaient donc eu le temps de se joindre à ceux de Québec pour faire face à l'éminent assaut de l'amiral anglais.

Phips fit donc débarquer son émissaire demandant la capitulation pure et simple, d'où la célèbre réplique de Frontenac : « Je n'ai point de réponse à faire à votre général que par la bouche de mes canons et à coups de fusils. »

L'assaut sur Québec fut de courte durée. Malgré l'attaque de la ville à coups de canons et quelques tentatives d'invasions du côté des battures de Beauport, c'est le 24 octobre que les Anglais rembarquèrent sur leurs navires, affaiblis, à court de munitions et de vivres.

Comble du désastre... on enregistre quatre naufrages

Quatre vaisseaux n'arriveront jamais à destination, dont un fut perdu corps et biens. Il s'agit sans doute de celui qui nous concerne, le *Elizabeth and Mary*, qui a été vu pour la dernière fois le 3 novembre 1690.

Le *Elizabeth and Mary* était un bateau d'une longueur de 50 à 55 pieds, construit en Nouvelle-Angleterre. D'une capacité de 45 tonnes, il servait normalement au transport commercial. Pour les fins de l'expédition, il transportait une cinquantaine de miliciens et soldats de la compagnie de Dorchester, une petite localité située près de Boston. Il servait également au transport des victuailles.

Deux années de fouilles archéologiques : 1996 et 1997

L'intervention 1995 aura apporté des informations pertinentes sur l'importance du site et l'urgence du sauvetage. Je laisse à Marc-André Bernier le soin de nous dresser un bilan sommaire des opérations².

La fouille de l'anse aux Bouleaux s'est hissée au deuxième rang en terme d'envergure en ce qui concerne les fouilles effectuées dans les eaux québécoises.

Le bilan des fouilles sur la petite épave de la Nouvelle-Angleterre est, somme toute, assez impressionnant. Lors de la campagne de 1996, d'une durée de huit semaines, 33 plongeurs effectuèrent 665 heures de plongées. En 1997, pendant une seconde campagne qui s'étala sur 11 semaines, les 41 plongeurs travaillèrent 996 heures sous l'eau. Si on ajoute les 194 heures de la campagne d'évaluation de 1995 qui dura 20 jours, on obtient un total de 1835 heures de plongée.

Au total, plus de 4200 artefacts ont été récupérés du site de l'anse aux Bouleaux. Toutefois, ce chiffre augmentera encore même si les fouilles sont terminées, puisque les restaurateurs-conservateurs qui travaillent sur les concrétions mettent au jour de nouveaux objets au fur et à mesure que leur travail avance.

Le grand succès de la fouille de l'anse aux Bouleaux revient à l'incroyable dynamique créée



À chacun son carré de fouille. (Source : Photo Parcs Canada)



*Échantillonnage de manches et de gardes d'épées.
(Photo : Centre de conversation du Québec)*

entre les différentes personnes impliquées dans le projet. Toutes se sont donné corps et âme et ont partagé la même passion. Celle-ci s'est transmise aux différents organismes partenaires dans cette aventure. Le ministère de la Culture et des Communications du Québec, le Centre de conservation du Québec (CCQ), le Groupe de préservation des vestiges subaquatiques de Manicouagan (GPVSM), la Municipalité de Baie-Trinité, la MRC de Manicouagan et Parcs Canada ont tous mis l'épaulé à la roue pour atteindre leur objectif commun.

L'apport des membres du GPVSM est particulièrement digne de mention. Depuis 1995, un nombre important de personnes ont donné de leur temps pour participer directement aux travaux de fouille, en plongée ou dans le laboratoire de terrain : 22 plongeurs en 1995, 25 plongeurs en 1996, 32 plongeurs et 12 assistants de laboratoire en 1997. Toutefois, la contribution des plongeurs du GPVSM a été beaucoup plus grande lors de la

deuxième saison de fouille. Forts de leur expérience de la première saison, plusieurs vétérans de 1996 ont vu leurs tâches et leurs responsabilités s'accroître en 1997 : alors qu'ils fouillaient en compagnie d'archéologues professionnels lors de la première année, ils travaillaient dans leur propre carré de fouille lors de la seconde.

D'autre part, on estime que sur les quelque 2000 heures de travail effectuées en 1997 par l'équipe de laboratoire de terrain dirigée par Kateri Morin, environ la moitié l'ont été par des membres du GPVSM.

Des informations de toutes sortes abondent grâce à tout ce qui a été récupéré durant ces trois années de fouille : chaussures, armes, outils, nourriture, objets personnels, céramique, cuillères, fourchette, instruments de navigation, pièces de bois, etc. Cette riche collection est devenue une référence unique de très grande qualité pour l'étude du XVII^e siècle en Nouvelle-Angleterre.

Ce passé qui devient présent

L'histoire autour de ce naufrage est avant tout une histoire humaine... en continuité. C'est un événement qui suit son cours, vécu par des plongeurs, des archéologues, des historiens, des archivistes, des restaurateurs et des spécialistes dans tous les domaines. À travers une multitude d'artefacts, nous avons découvert le visage humain d'une expédition nullement souhaitée, mais plutôt imposée à la plupart des personnes participantes.

Nous avons découvert des noms. Nous leur avons associé des objets. Nous avons ressenti la détresse, les peines et les souffrances de ces personnages. Nous les avons aimés même s'ils avaient été des envahisseurs, même s'ils avaient combattu nos ancêtres. Nous les avons aimés parce qu'ils étaient des êtres humains avec des rêves, des espoirs, des vies amoureuses. Souvent, il s'agissait d'hommes qui avaient laissé derrière eux femme et enfants afin de leur assurer un avenir meilleur.

Quelle agréable sensation nous ressentions quand il nous arrivait de trouver une cuillère arborant des initiales! Et quelle joie, après la plongée, quand il nous arrivait de pouvoir associer ces simples lettres à un véritable nom, à une vraie personne! Drôle de sensation en effet, comme si nous retrouvions un ami perdu!

Par une simple écuelle d'étain, nous avons connu Sarah Trescott, épouse de Increase Mosley. Lors du départ de son mari, elle avait une petite fille d'à peine un an qui portait le même prénom qu'elle. Elle était aussi enceinte, cette fois d'un garçon né en janvier 1691 et baptisé du même nom que son père. Nous avons également appris que Sarah garda longtemps espoir de voir son homme revenir, ne se remarquant que treize ans plus tard.

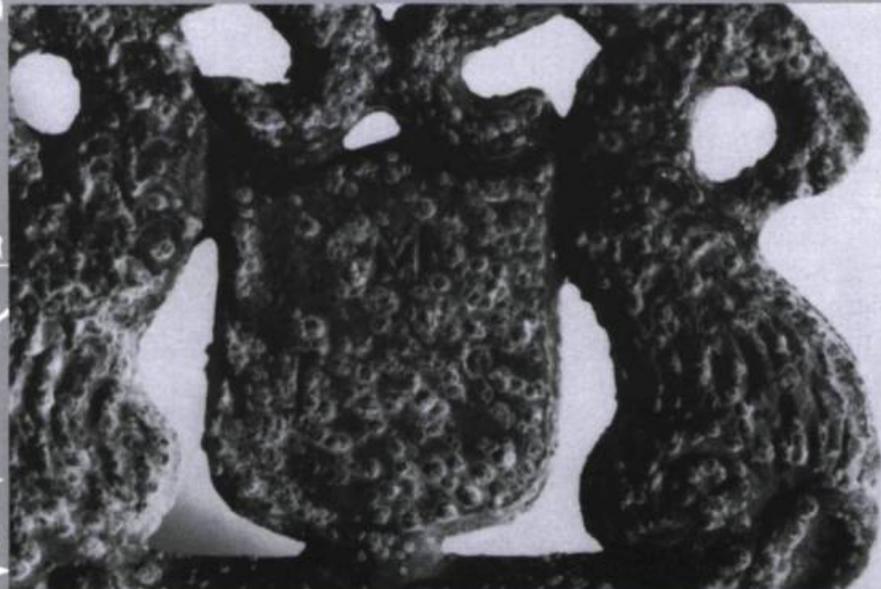
Et que dire de cette belle broche d'argent en forme de cœur couronné, retrouvée dans une concrétion à travers des balles de plomb, des clous de fer et des tessons de verre. Parmi les cinquante naufragés, lequel avait apporté ce beau gage d'amour qui est devenu le symbole de notre fouille archéologique : le cœur du Saint-Laurent?

Pour tout savoir sur cet historique sauvetage archéologique, visitez le site :

<http://www.mcccf.gouv.qc.ca/phips/phips1.htm>



L'écuelle de Increase Mosley, le jour de sa découverte. (Photo : Groupe de préservation des vestiges subaquatiques de Manicouagan)



Gros plan de l'écuelle permettant d'apercevoir les initiales qui s'y trouvent. (Photo : Groupe de préservation des vestiges subaquatiques de Manicouagan)



Le cœur du Saint-Laurent. (Photo : Groupe de préservation des vestiges subaquatiques de Manicouagan)

Notes

¹ MARTIN, Napoléon. *Les plongeurs nord-côtiers s'impliquent*, La revue d'histoire de la Côte-Nord, n° 22, p. 19.

² BERNIER, Marc-André. *La fouille de l'anse aux Bouleaux... et après?*, La revue d'histoire de la Côte-Nord, n° 27, p. 12 à 15.

N.D.L.R.

Le général de Flipe (chanson composée à Québec en 1690)
C'est le général de Flipe qu'est parti de l'Angleterre,
Avec trente-six voiles et plus de mille hommes faits.
Croyait par sa vaillance prendre la ville de Québec.
A mis la chaloupe à terre avec un beau générau.
C'est pour avertir la ville de se rendre au plus tôt :
Avant qu'il soye un deux heures j'allons lui livrer l'assaut.
C'est le général de ville z'appelle mon franc canon!
Va-t-en dire à l'ambassade : Recule-toi, mon général!
Va lui dire que ma réponse, c'est au bout de mes canons...

(Source : Luc Lacourcière, « Le Général de Flipe » (Phips), dans *Les Cahiers des Dix*, Québec, 1974)